

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce matin

Sophie Vaillancourt-Léonard



Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt-Léonard, S. (2008). Ce matin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 75–78.

Le matin

Sophie Vaillancourt-Léonard

La vie est un rêve,
c'est le réveil qui nous tue.

VIRGINIA WOOLF

JUSQU'À CE MATIN, les gens sans enfants m'avaient toujours paru pessimistes.

À la naissance de Samuel, je croyais participer à la création d'un monde meilleur en donnant la vie à un enfant qui serait merveilleux, en donnant la vie, seule, à un enfant que je nommais d'un nom d'ange.

Jusqu'à ce matin, je croyais avoir le pouvoir de faire vivre tous ceux que j'aimais dans un monde que je trouvais magnifique.

□

À onze mois, Samuel marche déjà et semble impatient de courir. De grosses boucles noires entourent son petit visage rose et ses yeux tout aussi noirs sont voilés par des cils interminables. Son regard sombre est allégé par un sourire de moins en moins édenté et ses élans d'affection pour ceux qui l'entourent laissent présager une tendresse infinie.

À trois ans, il me suit partout et illumine tous les regards de sa bonne humeur. Les chansons et les comptines n'ont plus de secrets pour lui et sa petite voix éraillée fait le plaisir des passants. Mon petit homme est extraordinaire.

□

Six ans, première journée d'école. Première journée d'école, premier coup de poing reçu. Samuel rencontre la jalousie. « Il ne savait pas chanter », me dira-t-il. Pas de larmes, pas de colère. Juste de la compassion. Je suis fière. Fière d'avoir fait de mon plus grand bonheur un petit bonheur sur deux pattes.



Très tôt, j'inculque à mon fils mes principes pour vivre en société. Je lui enseigne des justifications toutes faites sur les gens qui s'immobilisent à gauche dans les escaliers mobiles (« Ils existent pour forcer les gens à prendre une pause dans une vie qui les en empêche ») ou ceux qui bousculent pour sortir les premiers à un terminus d'autobus (« Ils n'ont pas ta chance, mon trésor, ils se dépêchent de vivre ce qu'ils ont manqué »). Plus tard, je lui explique pourquoi certains parlent en classe (« Ils n'ont pas ton intelligence pour attirer l'attention, ils doivent trouver autre chose »). Puis, les insultes (« Tant que toi tu sais qui tu es ») et les peines d'amour (« [...] elle n'était pas pour toi [...] »). Un à un, tous les clichés y passent. Avec succès. À quinze ans, Samuel est un jeune homme brillant, drôle, cultivé et beau. Sauveur de la veuve et de l'orphelin, meilleur ami d'un immigrant palestinien, mon fils est un cliché de la perfection.

Jusqu'à ce matin, mon fils était un cliché.



Le 11 septembre 2001, Samuel a seize ans. Les yeux braqués sur la télévision, il reste muet. Plus tard, serrant mes mains entre les siennes, il dit : « C'est donnant donnant, m'man. À force de cracher en l'air, ça finit par nous r'venir en pleine face. » Sa réaction me glace. Il est tellement lucide, tellement conscient.

Pour la première fois, c'est mon fils qui justifie.



Lors de ses dix-sept ans, la famille entière de son meilleur ami est massacrée par des tirs israéliens. Samuel ne dit rien. Pendant la nuit, je l'entends pleurer et, pour la première fois, je doute de sa capacité à trouver une réponse. Au matin pourtant, mes craintes ont disparu et j'ai la certitude que son sourire inébranlable reviendra illuminer ses grands yeux sombres.

À ce moment précis, j'ai la conviction que mon petit Sami est prêt à vivre sa vie d'homme.

Jusqu'à ce matin, j'avais la conviction de voir mon petit homme en devenir un grand.



Hier, la police est venue chercher celle qui fait battre son cœur. Hier, son nouvel amour s'est révélé être une gamine terrorisée, vendue par son père proxénète outremontais. Hier, Samuel est entré à la maison seul et sombre. Longtemps nous avons parlé. Longtemps il m'a raconté ; l'amour, le mensonge, la vie, l'argent. Puis il a souri. Il m'a rappelé mes enseignements sur les gens impatientes et sur ceux qui nous exaspèrent. Nous avons récité ses comptines d'enfants et nous sommes rappelés celui qui ne savait pas chanter. Mon fils qui serait homme dans quelques heures me fascinait par sa perfection physique et par son art de relativiser. J'avais réussi. J'avais réussi à lui faire croire en cette vie que je trouvais belle, à lui enseigner la vie telle que je la vivais, simplement.

Jusqu'à ce matin, mon fils, mon ange, mon amour était parfait.

J'avais créé un cliché de la perfection et, depuis ce matin, il était légalement homme dans une société que j'avais réussi à lui faire accepter.



Ce matin, Sami a dix-huit ans.

Ce matin, je suis montée doucement à sa chambre avec son cadeau d'anniversaire : *L'état du monde 2003*.

Ce matin, quand j'ai ouvert sa porte, je n'ai pas crié.

Ce matin, quand j'ai vu mon Sami suspendu à un mètre du sol, flottant comme un ange, je n'ai pas pleuré. J'ai compris. La feuille blanche parfaitement pliée sur son petit bureau parfaitement rangé. Son écriture parfaite.

Excuse-moi maman,
mais j'ai mal à la terre.



... Ce matin, mon fils a refusé de devenir homme dans un monde où je lui avais appris à fermer les yeux...

... Ce matin, j'ai compris trop tard que mon fils avait toujours eu les yeux ouverts et que je n'avais jamais été là pour regarder avec lui...

... Ce matin, j'ai compris trop tard ce que mon fils avait toujours su.

Moi qui avais cru réussir, je m'apercevais de ma bévue, de ma faille à moi.

Moi qui avais cru réussir, je m'apercevais que le monde que je trouvais si beau devait aussi être réaliste.

Moi qui avais cru faire de mon fils l'homme le plus heureux et conscient que la terre ait porté, je m'apercevais que mon ignorance l'avait tué.



Ce matin, j'ai détaché mon fils mort et je lui ai demandé pardon.

Ce matin, j'ai bercé mon fils mort et j'ai chanté.

Jusqu'à ce matin, mon fils était un cliché. Maintenant, il est une statistique.



Jusqu'à ce matin, les gens sans enfants m'avaient toujours paru pessimistes.